



AU PARNASSE CANADIEN



UN SOIR AU BORD DU LAC

*Le lac ne dormait pas, bien que ce fût la nuit
Et que le vent du jour eût gagné ses retraites;
Des deux côtés les caps venaient baigner leurs têtes
Comme des cerfs géants buvant l'onde sans bruit.*

*Ce n'était pas le ciel où brillent les étoiles
Ainsi que diamants jetés à pleines mains;
A l'occident surtout, des nuages lointains
Par-dessus les sommets tendaient leurs sombres voiles.*

*Et le lac au milieu de la grande forêt
Achevait de rouler ses vagues en cadence;
Comme sur des gradins, les arbres en silence
Écoutaient la chanson que le lac murmurait.*

*Mais les flots fatigués calmèrent leur allure,
Jusqu'à ce qu'on ne vit plus qu'un léger frisson;
D'heure en heure devint plus douce la chanson
Qu'écoutait la forêt maintenant plus obscure.*

*Puis j'ai cru que les flots étaient silencieux;
Mais j'ai vu qu'ils parlaient encore avec la rive,
Telles des lèvres près d'une oreille attentive
Lui chuchotant tout bas des mots mystérieux.*

*C'est peut-être le temps qu'ils disent leur prière;
Car toute créature a pour Dieu des instants.
Quand tout fut endormi depuis déjà longtemps,
Le lac priaît encore de la même manière.*

*Après le jour bruyant ainsi dans la maison,
Le silence se fait et la famille prie;
Et puis on n'entend plus que l'aieule maigrie
Prolonger bien longtemps sa pieuse oraison.*

SYLVIUS.

Chicoutimi, mai 1923.

POURQUOI CHERCHER AILLEURS...

*Pourquoi chercher dans le Vieux Monde
Des trésors de prime beauté
Quand notre jeune sol s'émonde
Du trop-plein dont il est doté?
Pour vanter leurs cimes fameuses,
Les Grecs chantèrent l'Ida
Faute d'avoir vu nos Rocheuses
— Nous avons mieux au Canada.*

*L'Empire nous parle de fleurs?
Mais, ses fantaisistes ruisseaux
Sécheraient sous les pierres neuves
De nos plus modestes ponceaux!
Une vague d'eau laurentienne
Inonderaient ces lits, oui-da,
Avec leurs rives anciennes
— Nous avons mieux au Canada.*

JULES TREMBLAY.

LE REVEIL DE L'ANCETRE

*Sous le sommet
Du vieux toit, au grenier des mansardes,
Sont des lits de bois noir, des tapis et des hardes;
C'était là que l'aïeul, le vieux maître dormait.*

*C'était là qu'il couchait dans le temps des semailles.
Le lit étant plus dur, il se levait plus tôt,
Donnait son cœur à Dieu, puis gagnait aussitôt
Les champs où se livraient de fécondes batailles.*

*Sur ces lits il aimait se reposer aussi
Par les jours de moisson, où, de ses vains robustes,
Il engerbait les richesses augustes,
Dont le soir était ébloui.....*

*De la fenêtre où nul ombrage ne voile,
Avant de re'omber dans l'oubli jusqu'au jour,
Il regardait, avec amour
Chaque gerbe, luisant comme une grande étoile.....*

*Et quand ses membres assoupis
Se retrempaient, enfin, dans la douceur des trèves,
L'ancêtre faisait de beaux rêves,
Où, dans un champ d'azur, passaient des flots d'épis.....*

*Toute l'ambition féconde de la race
Ressuscitait en lui quand le jour éclatait,
Et quand la fenêtre mettait
De l'aube sur sa face.....*

*Alors, il se levait. L'horloge au teint pâli,
N'a pas fait retentir pour lui sa voix sonore,
Car il reconnaissait la marche de l'aurore
Au rayon de soleil qui tombait sur son lit.....*

BLANCHE LAMONTAGNE.

LA PAIX DES BOIS

*Etes-vous las de la cité?
Votre esprit veut-il se détendre?
Il faut aller, sans plus attendre,
Dans quelque bois bien écarté.*

*Les arbres chantent leur beauté
A celui qui veut les entendre.
Leur ombre jette la clarté
Dans l'âme qui sait les comprendre.*

*Je leur dois des moments bien doux
Que garde avec un soin jaloux
Ma reconnaissante mémoire.*

*Citadins blasés aux abois,
Allez, si vous voulez m'en croire,
Goûter la grande paix des bois.*

Alonzo CINQ-MARS.